

Après avoir raconté sa formation en psychologie, entre autres à Paris, Luc Jolicoeur évoque quelques souvenirs de son travail à l'Hôpital St-Jean-de-Dieu. Il présente les circonstances dans lesquelles a été fondée la première clinique privée de psychologie au Québec. Finalement, il relate sa découverte plus récente de l'hypnose.

**Pierre Michaud**

Université du Québec à Montréal

---

**P.M.** Pour commencer, j'aimerais que tu nous parles de tes études classiques, avant ta découverte de la psychologie.

**L.J.** Depuis la Versification, je me passionnais pour la graphologie, la morphopsychologie, des outils de psychologie « pop » de l'époque. Ces derniers permettaient dans une certaine mesure de découvrir le caractère et la personnalité des gens en analysant leur écriture et la forme de leur visage. En fait, je faisais venir de France, par l'intermédiaire d'un correspondant toulousain travaillant dans une librairie, tous les bouquins traitant de ces sujets. Après un certain temps, je me suis mis à produire des analyses de graphologie et de morphopsychologie pour ma parenté, mes amis et bientôt pour les amis de mes amis. Je devais avoir un certain succès parce que les demandes affluaient. À cette époque, la psychologie était peu connue et je devais n'avoir qu'une vague conscience qu'un jour je pourrais gagner ma vie avec ce qui me passionnait : connaître les rouages de l'âme pour aider les gens à les transformer. La parapsychologie et les phénomènes paranormaux m'attiraient moins. C'est en Philo que j'ai pu obtenir de l'information plus détaillée sur les différents débouchés universitaires qui s'offraient à nous. J'ai pu consulter le prospectus de l'Institut de Psychologie de l'époque. J'ai rencontré le directeur Adrien Pinard pour discuter de mon projet.

**P.M.** En quelle année?

**L.J.** En 1951, 1952. J'étais de plus en plus décidé à faire le saut dans cette discipline relativement nouvelle, même si les débouchés m'apparaissaient plutôt incertains. D'autre part, je correspondais depuis la fin de la guerre avec une tante maternelle, établie à Paris depuis les années 30. Elle était veuve, sans enfant. Elle désirait beaucoup renouer avec sa famille québécoise et me pressait de venir faire mes études universitaires à Paris. Ce projet m'attirait, mais il me semblait peu logique de faire des études de base en psychologie en France. En effet, mon frère aîné, qui m'avait précédé quelques années plus tôt, m'avait parlé de l'encombrement des facultés, du manque d'encadrement, etc. Devant ma réticence, ma tante a fait des recherches auprès de ses connaissances. À l'Institut catholique de Paris, qui représente l'enseignement universitaire non subventionné français, elle a trouvé l'École des psychologues praticiens, récemment fondée par Jean Besson Ph.D et Mlle Fanchon Ph.D. Après consultation du prospectus et échange d'informations avec le directeur de cette école, j'ai décidé de faire le saut et ce fut une excellente décision. J'ai fait partie de la deuxième promotion. L'atmosphère était très conviviale, presque familiale. Les classes d'une quarantaine d'étudiants nous permettaient des échanges suivis avec les professeurs.

**P.M.** Quelles étaient les personnes qui formaient le corps professoral?

**L.J.** Le directeur fondateur, le Dr Jean Besson, nous a initiés aux théories psychanalytiques et autres théories de la personnalité. Le Dr Fanchon, directrice adjointe, spécialisée en psychologie sociale, en plus de donner plusieurs cours dans sa spécialité, nous a ouvert les portes du Musée de L'Homme où logeait l'Institut d'anthropologie et de sociologie. Les professeurs qui avaient besoin de main-d'œuvre pour le dépouillement de leurs enquêtes nous sensibilisaient à la portée pratique et à l'aspect rationnel de leurs travaux. Ces travaux pratiques et les échanges qui en résultaient étaient toujours fort intéressants. Mais le professeur qui m'a le plus marqué est le Dr Paul Chauchard, difficile à classer tellement il avait de doctorats. Ses cours en psychophysiologie et en psychologie animale étaient suivis avec ferveur par les trois promotions. En plus de ses cours dans différentes universités, il trouvait le temps de produire, chaque année, deux ou trois bouquins de vulgarisation dans la collection *Que Sais-Je...* un professeur hors du commun. Cette École de psychologues praticiens portait bien son nom, car nous avons nos entrées dans les principaux hôpitaux de Paris. J'ai fait des stages à la Salpêtrière, à l'hôpital Les enfants malades. Mais les stages les plus intéressants, c'est à l'Hôpital psychiatrique de Charenton, en banlieue de Paris, que je les ai faits. Les mardis et jeudis matins, pour les internes en psychiatrie, le directeur et professeur Henri Baruk, psychiatre, donnait des entrevues cliniques avec les patients, en arrêtant fréquemment l'entrevue pour illustrer des points de pathologie ou pour rappeler des éléments théoriques ou autres. Il fallait bien posséder le traité de psychiatrie du professeur Baruk et ses dernières publications. Sinon, on risquait l'élimination de ces matinées que j'appréciais beaucoup. Le rapport d'interprétation de nos tests était utilisé dans une certaine mesure, même si le professeur Baruk savait pertinemment que l'encadrement pour l'interprétation des tests se faisait surtout entre les stagiaires. Un ami de notre directeur, l'abbé Jean Besson, se déplaçait pour donner des conférences à l'amphithéâtre de l'Institut catholique. Je me souviens plus spécialement d'une conférence de début d'année universitaire. Nous avons découvert un homme d'une vaste culture scientifique et profondément ancré dans sa foi judaïque, ce qui lui permettait de transcender la science par son humanité et son respect du patient. Dans l'ensemble, je peux dire que ces trois années furent très enrichissantes malgré le manque d'encadrement dans les endroits de stages. La profession était pratiquement inconnue en France; les quelques psychologues expérimentés étaient professeurs ou travaillaient dans les grandes industries. Pour pallier dans une certaine mesure à ce manque d'encadrement, nous, les stagiaires, nous nous sommes beaucoup entraînés.

**P.M.** Comment as-tu été reçu comme Québécois?

**L.J.** Très bien, à la fois dans le milieu universitaire et dans le réseau des connaissances de ma tante. On voulait connaître ce Québécois. Les six premiers mois, j'étais invité un peu partout dans les familles des connaissances de ma tante et, à l'occasion, dans les réceptions de l'École des psychologues praticiens. Je me suis intégré assez rapidement aux confrères et consœurs qui organisaient des sorties au théâtre. Je me souviens d'avoir découvert avec eux George Brassens au théâtre de La Gaieté. Les six ou sept étudiants un peu éméchés que nous étions, ont tellement applaudi à ce qui devait être la fin de son concert que George Brassens, qui ne savait pas dire non, a prolongé son tour de chant de plus d'une demi-heure pour notre plus grand bonheur. Le choc culturel a quand même été important et a duré deux ou trois mois. Quand tu sors du Séminaire de Philosophie dans les années 50 et que tu te retrouves au milieu de tous ces courants de pensée, cette diversité d'options politiques, il te faut ramer vite et assimiler rapidement. Mais après trois ou quatre mois je me suis senti de plus en plus chez moi.

**P.M.** Un Québécois francisé!

**L.J.** Un Québécois qui découvre dans la réalité de tous les jours la richesse prodigieuse de cette ville de deux mille ans d'âge; qui rencontre à chaque détour des éléments d'histoire très

anciens et très récents. Par exemple, une visite guidée des sous-sols de l'Institut catholique te fait découvrir des murs encore tachés de sang des prêtres enseignants fusillés au cours de la révolution de 1789. Ailleurs, sur plusieurs édifices, ce sont les plaques commémoratives des héros de la Résistance abattus ou fusillés par les nazis au cours de la dernière guerre. D'autres souvenirs plus réjouissants de ce que Paris offrait au début des années cinquante pour un étudiant au budget limité, ce sont les représentations en matinée et à tarif très réduit de certains théâtres. Aussi, plusieurs théâtres radiodiffusaient leurs pièces certains soirs de la semaine, après un certain nombre de représentations en salle. Cette diffusion était suivie d'une émission de Sacha Guitry qu'il intitulait : —... et puis voici des vers...— Un pur enchantement... Je passais les étés en Dordogne à la ferme de ma tante. C'était un joli hameau appelé Le Maillol, juché sur un coteau de la Vézère. L'entraide entre les fermiers des hameaux était de rigueur. J'aidais aux moissons et aux vendanges. Ces travaux étaient toujours suivis de repas pantagruéliques, arrosés de vins du pays et de gnôle, l'alcool du pays qui avoisine les 60 degrés dont il te faut te méfier, car les paysans de ce coin de pays aiment bien tester les limites des citadins. Mais, les après-midi de juillet, trop chauds pour travailler au soleil dans cette région centrale du « Midi moins le quart » de la France où les paysans parlent entre eux un patois chantant de la langue d'oc, j'étudiais trois ou quatre bouquins de psycho. Je devais les assimiler pour des examens à la rentrée. Après ces trois années d'étude et d'assimilation de cette culture, plus six mois pour terminer mon mémoire — Le Rorschach et la vie affective — j'ai retraversé l'océan pour venir appliquer ici mes connaissances. La pratique de la psychologie n'était pas encore encadrée. J'ai quand même tenu à rencontrer à nouveau le directeur de l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal, Adrien Pinard, avec lequel j'étais resté en contact épistolaire pendant mon séjour en France. Je lui ai soumis mon dossier qui a été également évalué par le Père Noël Mailloux. Après certaines épreuves dont l'analyse de protocoles de Rorschach, j'ai reçu le feu vert pour être embauché à l'hôpital St-Jean-de-Dieu, aujourd'hui Louis H. Lafontaine. Je tenais à cette première évaluation de mon dossier par l'Institut de psychologie car j'avais la ferme intention d'y poursuivre la scolarité de doctorat.

#### **P.M.** Des souvenirs de St-Jean-de-Dieu?

**L.J.** Oui. J'ai été agréablement surpris par la grande ouverture de tous les psychiatres à la psychologie. J'ai été le seul psychologue en exercice pendant plus d'un an. Les rapports étaient franchement cordiaux. Je les voyais partir à tour de rôle en formation dans différents hôpitaux aux États-Unis. Certains d'entre eux m'ont informé de la disponibilité de bourses d'études pour parfaire la formation des professionnels de la santé. Ainsi appuyé par la direction de l'hôpital, j'ai obtenu une bourse de deux ans : la première année pour compléter la scolarité de doctorat à l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal. Tout de suite après, j'ai été admis à un internat d'un an en psychologie clinique au *Norwich State Hospital* situé dans le charmant village du même nom dans le Connecticut, USA. Plusieurs membres du département de psychologie de cet hôpital détenaient un Ph.D. et possédaient plus de vingt ans d'expérience. C'est ce qui permettait au Norwich d'être agréé comme centre de formation postdoctorale par l'APA. Là, j'ai reçu l'encadrement que je cherchais, tant au niveau de l'entrevue diagnostique que de l'interprétation des tests projectifs, des entrevues de psychothérapie et de la rédaction des rapports. En plus des discussions suivies avec mon directeur de stage attiré, le docteur Robert Lester Ph.D., je devais assister aux séances de formation de psychothérapie données aux internes en psychiatrie et en psychologie par un psychanalyste de l'Université de Yale. C'est au cours de cet internat qu'est née l'aînée de mes trois enfants. Nous l'avons habituée bébé à sillonner en voiture la Nouvelle-Angleterre, plus spécialement Cape Cod, notre déplacement favori au cours des longues fins de semaine. En septembre 1959 je reprenais mon poste de clinicien à St-Jean-de-Dieu, cette fois appuyé par une bonne formation pratique que je recherchais depuis longtemps. J'ai repris mes contacts avec la direction de l'Institut de psychologie qui a accrédité St-Jean-de-Dieu comme endroit

de stage clinique pour leurs étudiants. C'est au cours d'une rencontre d'échanges sur mes activités de formation auprès des étudiants de l'Institut de psychologie qu'Adrien Pinard m'a informé que Claude Trudel venait de quitter le Centre d'orientation et m'invitait à postuler auprès de la directrice, Jeannine Guindon. Après une entrevue serrée avec Mme Guindon, je suis devenu membre de l'équipe.

**P.M.** En quittant le Centre d'orientation Claude Trudel est-il allé travailler dans un pénitencier?

**L.J.** Oui. Il a accepté un poste à temps partiel au pénitencier de St-Vincent-de-Paul. Comme il avait, entre autres, un esprit d'entrepreneur, il s'est engagé en pratique privée, seul dans un bureau sur la rue St-Denis.

**P.M.** Parle-nous de ton expérience au Centre d'orientation.

**L.J.** C'était la réalisation d'un rêve pour moi. Je n'avais connu que le travail clinique dans des hôpitaux psychiatriques. Je voulais travailler avec des psychologues dans un organisme dirigé par des psychologues. Je voulais être enfin responsable entièrement de mon travail, seul à signer mes rapports... Et quelle équipe! Noël Mailloux et Jeannine Guindon assuraient la formation continue. Claude Lavallée, Lydia Landry-Trudel, épouse de Claude, Pierre Morin et Pierre Gendreau, pour ne nommer que les psychologues les plus proches, avaient tous de fortes personnalités et leur ancienneté leur permettait de remettre en question certaines rigidités de la direction. D'ailleurs, le départ de Claude Trudel fut motivé en partie par le refus de la direction de partager avec lui plus de responsabilités administratives. Au cours de ces trois années de pratique au Centre d'orientation j'ai retrouvé une atmosphère stimulante de discussions, d'échanges et de formation analogue à ce que j'avais vécu lors de mon année d'internat au *Norwich State Hospital*. En plus, le Centre nous offrait à des tarifs très compétitifs une psychanalyse didactique auprès de professionnels qualifiés. C'était pour moi un milieu privilégié de pratique que je ne songeais pas à quitter à moyen terme.

**P.M.** Pourquoi êtes-vous partis pour fonder *Les Psychologues associés*?

**L.J.** Si tu me permets, je vais remettre la série des événements dans leur contexte. Le Centre d'Orientation, fondé et dirigé par des psychologues et un conseil d'administration constitué par des hommes d'affaires influents, devenait au cours des ans une clinique de psychothérapie très renommée. Son existence, comme entité échappant au contrôle médical très centralisateur de l'époque, constituait une anomalie. Par ailleurs, le Centre d'orientation profitait de subventions du ministère de la Santé pour prospérer et étendre son influence. Le Centre d'orientation, par son nom et surtout par le poids politique de ses fondateurs et de plusieurs membres du comité d'administration, a échappé de longues années à la tutelle médicale. Mais quand même, Jeannine Guindon, la directrice et M. Lebeau, le président du CA, se devaient de faire un pèlerinage annuel à Québec pour renouveler les subventions chaque année. Ils y rencontraient de plus en plus de résistance à l'obtention des octrois gouvernementaux et une pression croissante pour accepter la nomination d'un psychiatre comme directeur du Centre. Cette pression a été particulièrement intense au printemps de 1964. Jeannine Guindon, la directrice nous a réunis d'urgence pour solliciter notre concours pour l'aider à trouver des solutions qui affranchiraient le Centre des subsides gouvernementaux.

Nous avons accepté à la condition que la direction nous ouvre tous les états financiers du Centre d'orientation de même que ceux de l'internat pour garçons du primaire souffrants de problèmes importants de scolarisation, internat qui était attaché au Centre. L'ouverture des états financiers de l'internat était très importante pour nous, car nous soupçonnions,

contrairement à ce que les autorités nous affirmaient, que le grand nombre de spécialistes en psychoéducation que ce travail exigeait, ne pouvait faire ses frais même si les droits de scolarité étaient importants. Après s'être fait tirer l'oreille pendant un certain temps, ces livres nous ont été remis avec beaucoup de réticence. Sans être des spécialistes en comptabilité, l'examen de la comptabilité des deux branches, clinique et psychoéducation, a fait apparaître plusieurs libretés comptables que l'on pourrait qualifier aujourd'hui de comptabilité créative. Cette découverte gênante pour la direction du Centre a ébranlé sérieusement le lien de confiance et la résistance à changer leur façon de faire a provoqué le départ simultané de cinq psychologues d'expérience, soit Lydia Landry-Trudel, Claude Lavallée, Pierre Morin, Pierre Gendreau et moi-même. Un des aspects positifs de cette vérification comptable fut de réaliser qu'un bureau privé de psychologie clinique pouvait être rentable. Claude Trudel, conjoint de Lydia et ami très proche de plusieurs d'entre nous, suivait de très près nos négociations avec la direction. Ses propres démêlés avec la même direction lui permettaient d'anticiper l'issue de la confrontation. Son expérience fructueuse de trois ans en pratique privée a suscité le regroupement des quatre psychologues intéressés à poursuivre dans cette direction. C'est ainsi qu'est né le premier groupe de pratique privée clinique au Québec : *Les Psychologues associés*. La séparation du Centre d'orientation n'a pas été facile pour plusieurs. Personnellement, j'aimais bien ce milieu de travail qui offrait beaucoup de stimulation et d'enrichissement professionnels. C'était la première fois que je me heurtais vraiment à autant de rigidité administrative. Pour Claude Lavallée, qui poursuivait avec le Père Mailloux des recherches en délinquance juvénile depuis quelques années, et pour Pierre Morin, dont le directeur de thèse de doctorat était aussi Noël Mailloux, la séparation a été plus compliquée. Pierre Gendreau, qui a été un joueur important dans le bras de fer avec la direction du Centre d'orientation, a décidé de ne pas se joindre aux Psychologues Associés. Il a accepté un poste de psychologue clinicien au Collège Mont Saint-Louis pour devenir, peu de temps après, le premier secrétaire général de la Corporation des psychologues du Québec. Rapidement le projet de mettre sur pied le premier groupe de psychologues cliniciens au Québec a mobilisé nos énergies. Pendant les premiers mois, nous avons dû travailler dans différents bureaux éparpillés dans le nord de Montréal. Les vendredis après-midi et certaines fins de semaine étaient consacrés aux réunions de mise en forme de notre contrat d'association. Ces réunions avaient lieu dans le sous-sol des Trudel. Pour moi et probablement pour toute l'équipe, ce travail de fondation et la découverte du travail clinique en privé ont constitué une période grisante. Sans nous en rendre compte vraiment, nous participions à notre façon à ce mouvement de réveil des Québécois francophones des années soixante. Peu à peu, ces derniers prenaient en mains leur destin dans les domaines de la politique, des affaires et de la psychologie. La Corporation professionnelle des psychologues venait d'être fondée. Nous y avons tous participé activement à différents niveaux. Le 5 février 1965, nous prenions possession de nos locaux au 80 est Henri-Bourassa, tous réunis à la même adresse. Notre bureau a connu un démarrage en flèche. Je crois que l'ensemble de nos confrères tenait beaucoup à notre réussite, car les demandes de services arrivaient de toutes parts.

**P.M.** Je crois que votre réputation était bonne aussi.

**L.J.** Oui. En plus des demandes individuelles de psychothérapie, les demandes de formation d'étudiants et de jeunes psychologues affluaient d'un peu partout. Par exemple, un groupe de cinq jeunes psychologues de la ville de Québec sont venus à nos bureaux les jeudis recevoir avec différents associés de la supervision et de la psychothérapie didactique. Lorsque Jean-Paul Daunais s'est joint à notre bureau plus d'un an après la fondation de Les psychologues associés, c'est un groupe plus nombreux d'étudiants de l'Université de Sherbrooke qui sont venus compléter leur formation théorique avec Jean-Paul. Il les recevait le matin et, l'après-midi, les autres membres de l'équipe complétaient leur formation de supervision et de thérapie.

**P.M.** À un certain moment dans ta carrière il y a eu l'Université Laval.

**L.J.** Oui, la porte m'a d'abord été ouverte par mon collègue Claude Lavallée qui était chargé de l'enseignement du Rorschach à un groupe d'étudiants de l'Université Laval en stage prolongé à l'hôpital Maisonneuve-Rosemont. Claude, qui ne suffisait plus à répondre à la demande, m'a offert de prendre la relève, connaissant mon grand intérêt pour ce test. Après une année comme chargé de cours, le directeur du département de psychologie, le docteur Henri Ouellet, Ph.D., a invité mon collègue et associé Pierre Morin et moi-même à devenir professeurs à demi-temps à Québec. En cette période faste de l'année 1967, l'invitation s'est faite dans un restaurant sur le site de l'Expo 67. J'ai pris en main l'enseignement du Rorschach aux deux niveaux : maîtrise et doctorat. Avec Pierre Morin et deux autres collègues de l'Université Laval, j'ai participé à la formation clinique des étudiants de maîtrise dans différents endroits de stage à Québec.

**P.M.** Aujourd'hui, des psychologues, il y en a partout. Mais à cette époque où la psychologie était peu connue, comment les clients parvenaient-ils à vous? Quelles étaient leurs attentes? Que vous demandaient-ils?

**L.J.** Nous avons tous au moins quelques années d'expérience de service auprès de clients. Ainsi, le bouche à oreille des clients satisfaits était déjà en fonction. Nous avons également cherché une visibilité maximale en acceptant de donner des conférences et des cours de vulgarisation. Nos contacts avec bon nombre de personnes-ressources dans certains collèges, écoles, universités, nos relations avec plusieurs psychopédagogues, travailleurs sociaux, tous ces facteurs ont contribué à nous assurer une demande soutenue dès le départ. Et puis, il y a eu d'autres initiatives déterminantes. Par exemple, le leadership qu'a exercé Lydia Landry-Trudel dans la mise sur pied de Tel-Aide et la formation qu'elle a offerte aux premiers participants. Il y a eu également les six cours d'une demi-heure que j'ai donnés à TVA, six semaines de suite, portant sur la psychologie de la vie conjugale dans le cadre d'un enseignement populaire. Toutes ces participations publiques apportaient de l'eau au moulin.

**P.M.** Mais quelles étaient les attentes des clients?

**L.J.** Comme nous étions tous de formation psychodynamique, notre orientation nous portait à offrir une aide à moyen ou à long terme. Il n'existait pas encore de thérapie brève. Alors, les clients qui avaient des points précis à clarifier demandaient des consultations ad hoc, ce qui équivalait à faire le tour des questions et à trouver avec eux les meilleures solutions à leurs problèmes. Mais à cette époque, on peut dire que les clients ne s'attendaient pas à des résultats immédiats. Ils acceptaient d'entrer dans un processus qui pouvait durer des mois et pour certains, des années.

**P.M.** À un certain moment, s'est développé tout le mouvement rogérien avec la non directivité. Dans ce temps-là, les gens s'attendaient-ils à recevoir des conseils ou à se faire dire quoi faire en thérapie?

**L.J.** Dans un contexte de consultation ad hoc, d'évaluation de la personnalité au moyen de tests ou de bilan d'évaluation, mon approche était plus active et plus directive. Les pistes de solutions étaient recherchées avec le client et comportaient dans la plupart des cas une invitation à poursuivre en thérapie le travail de réflexion amorcé.

**P.M.** As-tu réalisé des « miracles »?

**L.J.** Si j'en ai fait, je ne l'ai pas su.

**P.M.** Il arrive parfois qu'avec très peu d'entrevues, un client débloque comme par miracle!

**L.J.** En hypnose, on observe plus souvent ces réactions miracles. Dans un contexte de psychothérapie d'orientation analytique, nous étions portés à interpréter ces réactions comme un mécanisme de fuite, un peu comme le client du dentiste dont le mal disparaît en entrant dans la salle d'attente. Par contre, après la première séance d'hypnose, j'ai pu soulager une cliente qui souffrait d'un cancer du foie, d'un point très douloureux dans cette région. Au retour à son état de veille, ce point douloureux qu'elle endurait depuis des mois, avait disparu et j'ai perçu dans son regard une grande surprise et une certaine incrédulité. Pour cette cliente, mon intervention hypnotique très simple a vraiment semblé miraculeuse.

**P.M.** Comment ton intérêt pour l'hypnose s'est-il développé?

**L.J.** Ce sont des documentaires télévisés, réalisés par Gaston Brosseau et Jean-Rock Laurence, qui portaient sur le traitement de plusieurs conditions psychiques et psychosomatiques, qui m'ont vraiment secoué par la rapidité des changements qu'ils obtenaient avec certains clients sensibles à l'hypnose. Je me suis inscrit à leur cours de formation et tout de suite après, j'intégrais ce nouvel outil dans ma pratique.

**P.M.** Est-ce récent?

**L.J.** À la fin des années 80.

**P.M.** Ce mouvement est-il important chez les psychologues?

**L.J.** Je crois que oui, puisque la Société québécoise d'hypnose compte dans ses rangs plusieurs centaines de psychologues dûment formés et le nombre d'inscriptions ne cesse d'augmenter chaque année. Je remarque aussi que l'hypnose est de plus en plus intégrée dans la pratique des psychanalystes. J'ai pu observer que les associations libres en état hypnotique vont chercher un matériel inconscient très riche et différent de celui obtenu en état de veille.

**P.M.** Que fais-tu maintenant?

**L.J.** Même si je suis depuis dix ans à l'âge de la retraite, je tiens à conserver une pratique réduite d'une dizaine d'heures clients par semaine. Tant que mes forces vont me permettre de bien rendre service et d'en tirer beaucoup de satisfaction, je vais continuer à chercher à améliorer ma technique de thérapie dont l'hypnose est une composante importante. Je signale que Les Psychologues associés sont dans leur 40e année d'existence.

**P.M.** Que reste-il de l'équipe du début?

**L.J.** Je suis le seul encore actif professionnellement. Claude et Lydia Trudel, Jean-Paul Daunais sont décédés. J'ai rencontré récemment Claude Lavallée et Pierre Morin qui ont des retraites très actives à leur façon. Les Psychologues associés comptent deux nouvelles et jeunes associées très engagées et talentueuses, Brigitte Soucy et Isabelle Houle. Avec l'autre vétérinaire qu'est Roger Soulières, tous ensemble nous continuons le recrutement pour que notre bureau perdure une autre quarantaine d'années.

**P.M.** On va arrêter ici sur l'espoir que cela continue. Je te remercie.

**L.J.** Ce fut un plaisir.

Propos recueillis le 24 mai 2004

